

calmes, le flot est toujours agité. Enfin, mon lieutenant, quand vous verrez la lame courte et sèche, et la mer noire et sans transparence, vous pourrez vous attendre à voir signaler la terre, mais pas avant.

Un silence suivit ces paroles prononcées d'une voix douce et agréablement timbrée. Le lieutenant regarda encore le matelot, mais le regard avait quelque chose de pénétrant et de singulièrement investigateur.

—Tu connais donc bien cette partie des côtes de France ? dit-il.

—Moi ? fit le matelot en détournant la tête et en affectant subitement un air naïf et indifférent. Oh ! mon lieutenant, je connais les côtes de Bretagne comme tous les matelots les connaissent.

—Je ne te parle pas des côtes de Bretagne ; je te parle des côtes de cette partie de la Bretagne, c'est-à-dire du littoral qui s'étend de la pointe du Raz au Conquet.

Et le jeune officier formula cette phrase en soulignant, pour ainsi dire, tous les mots. Le timonier rapprocha ses noirs sourcils, son front se plissa et un nuage passa sur sa physionomie qui prit une expression sauvage.

—Je ne comprends pas, dit-il.

Et, faisant un pas de côté, il maintint la barre des deux mains, paraissant concentrer toute son attention sur la marche de la corvette.

Le lieutenant tenait son regard clair rivé sur le matelot ; il se rapprocha encore de lui, et, lui posant la main sur l'épaule avec un geste familier, comme s'il eut agi avec un égal :

—Kernoë, reprit-il d'une voix douce, ne veux-tu donc pas enfin me comprendre ?

Le matelot ne répondit pas.

—Notre voyage touche à son terme. Dans quelques heures nous franchirons la passe du goulet de Brest, poursuivait le lieutenant. Une fois débarqués, qui sait quand et comment nous pourrions nous revoir ? Durant cette campagne que nous venons de faire, tu m'as sauvé la vie au péril de la tienne ; tu as été blessé pour moi en tuant les Anglais qui me menaçaient... J'ai contracté envers toi une dette de reconnaissance, pourquoi vouloir m'empêcher d'acquitter cette dette ?

—J'ai fait pour vous ce que tout autre eût fait, dit Kernoë avec un doux sourire ; ce que vous eussiez fait vous-même pour tout autre, monsieur Delbroy ; car vous êtes brave et bon marin. Ne parlons donc plus de cela.

—Si fait ! parlons-en, car l'heure est venue d'en parler, Kernoë ! Écoute, en débarquant, je veux chercher un commandement et j'espère le trouver. Veux-tu que je te présente au commandant pour me remplacer à bord de la *Brûle-Gueule* ? Veux-tu de simple matelot devenir tout à coup second de la corvette ? Crochetout y consentira, je t'en donne ma parole. Est-ce dit ?... je lui parlerai.

Kernoë se retourna vivement.

—Non, non ! dit-il.

—Tu ne veux pas que je parle ?

—Je vous en prie !

Il y avait dans l'expression de cette réponse une telle énergie que l'officier en parut vivement impressionné. Un silence puis long que le premier suivit cette cet échange de paroles, Delbroy, se penchant encore vers le matelot, reprit :

—Le hasard m'a rendu dépositaire d'une partie de tes secrets, alors que, blessé on me défendant et couché dans mon cadre, tu délirais, et sous l'empire de la fièvre tu m'as révélé des...

—Je délirais ! interrompit brusquement Kernoë, ce que j'ai dit ne doit donc avoir aucune signification.

—Peut-être... Mais cependant comment expliquer qu'un homme de votre valeur, qu'un homme instruit et bien élevé ainsi que vous l'êtes, soit engagé à bord d'un corsaire et s'obstine à demeurer dans un rang subalterne, quand dix fois l'occasion s'est présentée de...

—Lieutenant, interrompit respectueusement Kernoë, je vous demande pardon, mais nous approchons de terre, et j'ai besoin de concentrer toute mon attention pour bien gouverner le navire.

Delbroy se redressa lentement et inclinant légèrement la tête :

—Je vous demande pardon, je n'insisterai plus.

Puis changeant de ton brusquement :

—Timonier ! reprit-il, de cette voix brève et ferme habituée à dominer le bruit du vent, la brise fraîchit : laisse arriver d'un quart !

Kernoë obéit et la corvette, plongeant de l'avant, fila plus rapide sous l'effort de la brise.

Le lieutenant avait repris sa promenade et son regard interrogeait avidement l'horizon à tribord. Comme il passait devant le timonier toujours occupé à maintenir sa barre, son regard se détournait un moment pour venir envelopper le matelot tout absorbé dans son important travail. Delbroy poussa un soupir et continua sa promenade.

—La vérité lui est-elle échappée dans son délire, murmura-t-il en se mordant les lèvres, ou bien les paroles qu'il débitait n'étaient elles pas le résultat d'un songe ?... Cette femme dont il parlait... cette ferme de la Bretagne... cet homme qu'il nommait son père... tout cela est-il vrai ?... Si c'était vrai, cette femme, ce serait celle que... non, non, ce n'est pas possible !... Et cependant il parlait de la baie de Douarnenez, du Camaret, et quand je l'interrogeais là... tout à l'heure...

Delbroy réfléchit un moment. Il s'arrêta, lança autour de lui un regard rapide pour inspecter l'état du navire et reprisant sa marche :

—Je donnerais dix ans de ma vie pour savoir la vérité ! reprit-il. Oh ! il me faut trouver un moyen de la connaître, il le faut !

## II

## SEC COMME NORDËT.

Le dernier quart de jour était piqué, les bâbordais venaient de remplacer les tribordais à la garde du navire. Kernoë le timonier avait été relevé de son poste et M. Delbroy, le second de la *Brûle-Gueule*, après avoir donné le point à M. Hervey, le lieutenant en premier, qui prenait le quart à son tour, était descendu auprès du commandant.

D'ordinaire le second d'un navire prend invariablement le premier quart de jour, celui de quatre heures du matin à huit heures, le quart du lavage, de l'astiquage, du branle-bas général de propreté ; mais depuis le dernier combat soutenu par la *Brûle-Gueule* deux officiers ayant été tués, l'état-major s'était trouvé réduit à quatre hommes, y compris le commandant, et cet état de choses avait amené forcément une perturbation générale dans le service.

C'était une jolie corvette que la *Brûle-Gueule*, du plus fin modèle qui eût jamais occupé les chantiers de Lorient. On devinait, au premier coup d'œil, quelle devait être la supériorité de sa marche. Elle portait fièrement ses dix-huit canons, dont les gueules menaçantes se détachaient en noir sur sa ceinture rouge, et elle s'inclinait gracieuse pour glisser sur les vagues, bondissant sur la plaine humide comme un jeune cheval sur un champ de course.

Quoique née sur un chantier braton, la *Brûle-Gueule* avait pour armateur un riche Bordelais, et, quoique sa coque eût été parée par des mains royalistes, elle portait fièrement à sa corne le pavillon républicain. Par un singulier hasard, en effet, tous les ouvriers qui avaient travaillé à la construction de la corvette étaient devenus chouans, ennemis acharnés de la République. Quand le navire était encore sur cale, il portait le nom de la *Notre-Dame d'Auray*. Son constructeur, royaliste s'il en fut, avait eu la pensée de créer un navire pour l'offrir à la cause pour laquelle il s'était dévoué. C'était en 1793. La fameuse affaire de Quiberon, si tristement célèbre, survenue en 1796, avait achevé de ruiner le constructeur et de le jeter dans la cause des blancs. Il était parti un soir, abandonnant ses chantiers et emmenant avec lui tous ses ouvriers pour aller rejoindre dans les genêts les bandes de Bois-Hardy.

La nouvelle corvette venait précisément d'être achevée.